

La Revue Canadienne

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, REDACTEUR EN CHEF.

Education.

Industrie.

Progrès.

CONDITIONS D'ABONNEMENT

Table with subscription rates and prices for various publications and advertising.

REVUE DE PARIS.

2 Mai, 1846.

Nous avons une nouvelle représentation de l'Orient à Paris. Après d'assez brillants débuts, l'ambassadeur de Maroc avait fait le fiasco le plus complet.

Ce qui contribue surtout à faire son succès, et ce qui doit le soutenir, c'est qu'il est venu à Paris dans un bon moment pour faire de l'effet.

La fête d'hiver, les réjouissances publiques du 1er mai ont offert au pacha un spectacle dont il a paru très satisfait.

Le soir, il s'est extasié à la vue des illuminations et du feu d'artifice. Par une attention aussi ingénieuse que délicate, la plus belle pièce de ce feu d'artifice représentait une forêt de palmiers.

Ainsi la banque des plaisirs mondains, qui avait déjà fait son bilan, va rouvrir ses livres pour inscrire des contredanses, des polkas, des toilettes nouvelles et de nouveaux jeux.

Quant aux hommes, toutes les saisons leur sont bonnes; l'emploi de leurs loisirs les embarasse rarement. Ils ont toujours le club, l'Opéra, les courses, l'académie; — par ce dernier mot nous n'entendons pas le vénérable établissement situé à l'une des extrémités du pont des Arts.

Les académiciens sont jeunes, robustes, et dispos; leur tenue académique consiste en un léger pantalon, un gilet de peau, un masque à treillage, un gant épais à la main droite et des sandales aux pieds.

tableau de son académie des noms connus à plus d'un titre, l'aristocratie de la naissance, du talent et des hautes positions, MM. Horace Vermet, de Montemart, de Tournon, Lanjuinais; le vicomte Rampon, général de la garde nationale, et le colonel Boutarel; le marquis du Hallay, le marquis de Langlé, MM. de Trobriand, de Montmor, Duclère, de Bazanport et tant d'autres, qui, grâce aux leçons de l'habile professeur, sont devenus les premières lames de Paris.

La chronique matrimoniale, toujours très abondamment pourvue, annonce que la fille d'un riche banquier israélite, celle-là même qu'un faux bruit avait mariée à un jeune et beau duc, — épouse un simple comte. C'est encore assez joli.

—L'art dramatique vient de trouver un Mécène. Que les théâtres se réjouissent; un généreux protecteur s'est révélé; leur fortune est faite, ou du moins les choses sont en bon train.

nom d'une espèce de chien de garde, mais dont l'espèce était sans doute inconnue au vieux soldat qui crut avoir entendu colossa, le gognard se redressa davantage encore et dit à l'abbé Caffieux, en passant complaisamment sa main sur son épaisse moustache :

FEUILLETON DE LA REVUE CANADIENNE.

LE DERNIER DES GROGNARDS,

La Comtesse d'Harleville

LE MARGUILLIER.

(Suite.)

XIII.

OVATION : DISCOURS ENOURNIFANT DU GROGNARD

Les marguilliers de la paroisse de Mennecey, à l'exception de l'opposant Poitard, ayant à leur tête l'abbé Caffieux, et à leur suite mademoiselle Françoise, grand-visir du presbytère, se rendirent le lendemain matin, à l'issue de la messe, à la Maison-aux-Lauriers.

celà ?... un enterrement qui passe dans les bosquets de ma localité, sans avertissement préalable !... L'état-major des marguilliers est en tête, M. le curé en serre-file, et sa respectable gouvernante à l'arrière-garde !... Il y a quelque chose là-dessous : tenons-nous fixe et mobile, nous verrons bien la chose !

Et se redressant, Bourguignon se mit au port d'armes avec la bêche qu'il tenait à la main, et attendit le résultat de cette sorte d'invasion dont il ne pouvait deviner le motif.

Après de muets saluts de la part des marguilliers, auxquels le gognard répondit par le salut militaire, l'abbé Caffieux s'adressa directement à lui en disant :

—Dieu dit autrefois à Moïse : "Tu choisiras parmi les enfants d'Israël les plus sages et les plus valeureux, et tu les mettras à la tête des gardes du temple pour la sûreté des lévites et du grand-prêtre, et en même temps pour veiller aux choses sacrées. Ils seront (ces hommes), les plus valeureux et les plus sages, parce que je suis le Dieu fort, le Dieu des armées, et que les serviteurs de mon temple doivent avoir la force du lion et la prudence de la prudence de la colombe !..."

—De quoi ? de quoi ? fit le gognard à part lui.

—A l'exemple de Moïse, poursuivit l'abbé Caffieux, l'Eglise, pour exécuter les ordres de Dieu, choisit aussi, pour la garde de ses pontifices et de ses vases sacrés, des hommes sages et valeureux auxquels elle nomme des chrétiens décerner le titre et le nom de marguillier. Cette charge, monsieur Bourguignon, est digne en tous points d'éveiller l'ambition; puisqu'elle place ceux qui en sont revêtus à la tête du troupeau; et si le curé est le pasteur, si les fidèles sont les brebis, on peut dire, en suivant la comparaison, que les marguilliers sont les molosses du dit troupeau.

A ce mot de molosses, qui n'est autre que le

pocho, fit signe qu'il voulait parler; le sergent s'appuya sur le pommeau de sa bêche, en disant à voix basse : "Allons, à un autre !" et attendit patiemment que l'épicier fût achevé sa harangue qu'il débita en ces termes :—Monsieur le curé, collègue, d'après ce que vient de dire M. le curé, il semblerait qu'il n'y aurait plus rien à ajouter : mais quelle que soit mon incapacité pour rendre des idées au-dessus de mon imagination, je ne laisserai pas que de jeter quelques fleurs sur la tombe de notre ancien collègue Chalumeau, et de rendre au citoyen honorable qui est appelé à le remplacer, un hommage d'autant plus acceptable; qu'il est plus désintéressé.

Pour bien comprendre ces derniers mots de Galuchet, il est bon de savoir que la famille Bourguignon ne se fournissait pas chez lui; l'épicier du château qui demeurait à Corboil était l'épicier de la Maison-aux-Lauriers.

—Fou Chalumeau, reprit Galuchet, était un de ces hommes rares, qui font les délices du genre humain. Si dans les dernières années de sa vie, Chalumeau a paru s'écarter un peu des règles de la sobriété, sa justification existe dans les chagrins d'intérieur qu'il eut à souffrir; nonobstant, il se montra toujours citoyen, honnête et marguillier intelligent.

—Après, après; pressez le pas de votre narre, monsieur Galuchet, interrompit le gognard, qui commençait à perdre patience.

—Qui fallait-il donc pour lui succéder ? reprit aussitôt Galuchet; un homme ferme dans la ligne du devoir, et qui sût, les cas échéant, imposer sa volonté, j'entends celle de l'ordre à ceux qui seraient tentés de franchir les bornes du respect dû au culte. Cet homme, nous avons cru le reconnaître dans votre personne, monsieur Bourguignon. Depuis plus de dix-huit ans que vous vivez au milieu de nous, nous avons été à même de vous juger; de vous connaître et de vous apprécier; c'est donc un hon-

fait n'en est pas moins très remarquable, et peut-être aura-t-il une grande influence sur l'avenir des administrations dramatiques; si nous ne nous trompons, l'exemple du marchand de farine doit trouver des imitateurs; les confrères du donneur de billets ne voudront pas lui laisser cette avantage et lutteront avec lui de générosité; d'autres industries, d'autres commerces entreront dans la même voie, et le billet de spectacle deviendra la prime obligée de toutes les transactions. Voilà ce qu'aura fait l'ingénieur et magnifique Mécène;—Nous souhaitons que les théâtres en trouvent beaucoup ejusdem farinae.

Bien que l'époque des congés dramatiques ne soit pas encore venue—car le monde ne part pas encore pour la campagne, et nous sommes dans cette saison intermédiaire où les théâtres, n'ayant plus à lutter contre la concurrence des salons, attirent aisément le public,—bien que le moment soit prématuré, disons-nous, Mlle Rose Chéri vient d'ouvrir la marche et de partir pour Londres, où elle est engagée pour un mois.

Le mot est admirable, et il n'avait pas été fait depuis Régulus.

La découverte de théâtres de province et les débuts qui en résultent après le semaine de Pâques ont jeté de nouveaux exilés sous les arbres verts du Palais-Royal. Dans ces derniers jours, l'affluence des réfugiés dramatiques était grande à Paris, et c'est lorsque ces graves circonstances se présentent que l'on comprend toute la bienfaisante utilité de l'association des acteurs. Plus d'un secours va tomber dans ces mains indignes, et ici l'embranchement et fière susceptibilité de l'artiste peut accepter sans rancune, car l'argent qu'il reçoit est pris dans la caisse commune et fait partie d'un trésor qui lui appartient.

En province, le public et la critique exercent un pouvoir absolu sur le sort des acteurs; on ne retrouve ni l'insouciance des spectateurs parisiens, ni la légion romaine de notre parterre, ni les habitudes tempérées de notre feuilleton. Le feuilletoniste dramatique de province est généralement plein d'ardeur et d'enthousiasme;

il repousse avec un égal conviction le blâme doucereux et l'éloge modéré; mais il faut lui rendre cette justice que c'est surtout dans la louange qu'il s'exalte aisément; il est ingénieux à formuler son admiration après un début satisfaisant, ou ses regrets lorsqu'un talent aimé va chercher fortune sur le théâtre d'une autre ville. Aujourd'hui que le renouvellement de l'année théâtrale amène ces mutations, on trouve dans quelques feuilles venues de loin des phrases telles que celles-ci :

« Rejoignez-vous, Strasbourgais; pleurez, Carcassonnais; Barbanchu nous quitte. »

« Foin d'Arnal et d'Odry ! nous possédons Séléucor, le grand comique. »

« Nous n'avons pas l'avantage d'avoir vu Mlle Mars dans le rôle de Célime, mais nous devons fort en son plus beau temps elle n'a jamais joué ce rôle comme notre inimitable Elio Baillardou. »

Voilà certes des compliments bien tournés dans leur concision significative et pittoresque. Le parterre de province est bien moins golant; il pardonne volontiers à la presse la partie laudative, mais il exécute toujours lui-même les arrêts sévères. Ses mains sont paresseuses pour applaudir, mais le souffle ne lui manque jamais lorsqu'il a placé entre ses lèvres une clef forcée. L'art de siffler à pris de tels développements dans quelques localités, que l'on a vu dernièrement une cantatrice trop afflée, traître devant les tribunaux l'auteur d'un cabale et obtenir deux mille francs de dommages-intérêts. Pour empêcher le bruit et prévenir le tumulte, un nouvel usage, introduit dans plusieurs grandes villes, veut que la réception ou le rejet d'un acteur soit voté en plein théâtre par assis et levé, comme un amendement à la chambre, ou par bulletins déposés dans une urne, sous la présidence de M. le maire.

Mais on a beau faire, les formes de gouvernement représentatif sont impuissantes à contenir l'impétueux élan des manifestations bruyantes. Les vieilles coutumes finissent toujours par prévaloir; le sifflet est une autorité rebelle à la destitution; souvent même on ne s'en tient pas à l'emploi du classique instrument à lex, pareilles accompagnent la musique; de mordantes apostrophes sont lancées à l'artiste qui déplaît, quelquefois on se précipite sur le théâtre et on l'arrête par un projectile; ce soir, des sous enveloppés de papier, comme on en jette aux chanteurs des rues; ce sont des couronnes de charbons, des bouquets composés de fleurs algébriques et de végétaux ridicules; la plus complète expression de cet insultant mépris est une boîte de foin. Ce sont là nous devons le dire, des saturnales que la raison et le bon goût publics rendent très rares, et qui, lorsqu'elles ont lieu, sont toujours reprouvées par la majorité de l'assemblée. Nous rappellerons à ce sujet l'aventure d'un pauvre comédien qui, après avoir été criblé de sifflets à ses débuts, reçut, en guise de bouquet, une boîte de foin. Son émotion ne se trahit pas; il resta calme, et, profitant de la liberté qu'il portait dans son rôle, il s'avança jusqu'à la rampe dans l'attitude d'un valet de bonne maison, se tourna vers le coin du parterre qui lui avait jeté la boîte, et montrant d'un geste très hum-